

France, le mérite n'est pas récompensé ; en Allemagne, vous seriez honoré, considéré, vous auriez une chaire ; le moindre instituteur a ses mille thalers... au lieu que vous végétez Ah ! quelle abomination !

—Sans doute, vous n'avez pas tort, lui répondis-je, on néglige l'instruction... on ne paye pas assez les instituteurs.. Cela fait le plus grand tort au pays.

—Ah ! je crois bien, dit-il, chez nous l'instruction est libre, nous avons des associations en masse pour l'instruction ; nous avons des bibliothèques, nous avons de tout, et principalement des hommes instruits, tels que vous, et qu'on entoure de respect."

Tout ce qu'il me disait sur ce chapitre était juste, mais ce n'a ne faisait pas mon compte ; et comme je ruminais en moi-même au moyen de revenir à la question, il me répéta, en me montrant une chaise :

"Mais essayez vous donc, mon cher monsieur Auburtin ; asseyez-vous près de la cheminée, il fait froid aujourd'hui.

—Oui, monsieur, lui dis-je en m'asseyant, il fait très-froid... J'étais venu...

—Écoutez, fit-il en m'interrompant encore, puisque nous sommes là comme de vieux amis, il faut que je vous demande quelque chose."

Alors l'impatience me prit, et je dis :

"Moi je veux aussi vous demander quelque chose ; je voudrais savoir quand vous partirez, car vous avez raison : je suis un pauvre homme chargé de famille, et vous pensez bien que je ne peux pas vous avoir toujours sur mon dos, vous entretenir, vous nourrir, etc.

—Justement, fit-il, j'ai déjà eu la même idée, nous sommes d'accord."

Sur cette assurance, je m'appaisai ; et je lui demandai :

"Quand partez-vous ? Est-ce que vous voulez aller à l'ambulance de Saarbrück ? Les deux voitures passent demain soir, et..."

—Non ! si je vais à l'ambulance, dit-il en allongeant la lèvre, on me renverra bientôt au régiment ; et si je pars d'ici pour me retirer, soit en France, soit en Allemagne, je serai considéré comme déserteur, de sorte que j'aime mieux finir la campagne dans ce village."

Pour cette fois, la colère m'étouffait ; je sentais comme une pâleur d'indignation se répandre sur mes joues. Il le vit sans doute, car aussitôt il me dit :

"Mais je vous paierai... je veux vous payer convenablement ; je vous donnerai deux cents francs par mois pour mon logement et ma pension.

—Où sont-ils, les deux cents francs ?

—Je ne les ai pas sur moi, mais je vais les demander tout de suite..

Où ? à qui ?

—A mon banquier. Donnez-moi seulement une plume, de l'encre, du papier, et j'écris à l'instant.

—Allons donc, m'écriai-je en levant les épaules, me prenez-vous pour une bête ? Est-ce que les trompettes ont des banquiers ?

—Et vous, dit-il d'un ton désolé, si vous me prenez pour un trompette ordinaire, vous avez tort ; je suis trompette, c'est vrai... mais trompette dans la landwehr ; je suis un bon bourgeois de Saarbrück. J'ai eu le plaisir de vous voir il y a deux ans aux eaux de Risslingen. Nous avons dîné plus d'une fois ensemble à table d'hôte, à l'hôtel du *Grand Cerf*. Regardez-moi donc, vous ne me reconnaissez pas ?

Ce qu'il disait était vrai : j'avais été deux ans avant passer une saison aux eaux de Risslingen, pour me guérir d'une gastrite ; et pourtant sa figure ne me revenait pas tout à fait, j'hésitais à le reconnaître.

"Eh ! dit-il, avec ma barbe et mes moustaches, je ne suis plus le même homme qu'en habit noir et cravate blanche. Ah ! les temps sont bien changés !..."

Pendant qu'il parlait ainsi, les larmes aux yeux, il me sembla le reconnaître, et je lui dis avec commisération :

"Comment, comment ! Est-ce donc ainsi qu'on traite les bons bourgeois d'Allemagne ?

—Mon Dieu, fit-il, c'est qu'on nous a envoyé des officiers prussiens du Brandebourg et de la Poméranie pour commander notre landwehr, et ces officiers, ne nous connaissant pas, nous traitent comme les premiers venus.

—Mais, lui dis-je, au lieu de me laisser faire trompette, j'aurais mieux aimé être caporal, sergent ou brigadier.

—Sans doute, mon cher monsieur Auburtin ; mais il aurait fallu passer un examen, et malheureusement je n'ai jamais eu de goût pour l'état militaire. C'est la seconde fois que pareille chose m'arrive ; la première fois, en 1866, quand je venais de me marier, il fallut monter à cheval et tout abandonner pour se rendre en Bohême. Alors, j'étais trompette comme maintenant, et je m'en suis assez bien tiré, parce que nous apprimes à moitié chemin que tout venait de se terminer sans nous, fort heureusement. Nous entrâmes en triomphe, renvoyés dans nos foyers, et je pus reprendre tranquillement la direction de mes affaires. Mais cette fois, lorsque la nouvelle arriva qu'il fallait recommencer, ayant déjà mon gros ventre, vous pensez bien, monsieur Auburtin, que cela ne me fit pas grand plaisir. J'avais trente et un ans et cinq mois, il me restait encore quelques mois à faire, et j'espérais finir mon temps honnêtement à la maison, lorsque l'ordre arriva de partir pour Rastadt. Ma trompette était sur le bureau, comme un simple trophée. Le colonel et le capitaine arrivèrent prendre le commandement. Il fallut maigrir et puis passer à travers feu et flammes, et voilà maintenant comment la chose se finit !"

Il parlait d'un air si triste, qu'en songeant à la position d'un homme pareil, loin de sa maison, de la considération de ses concitoyens, de l'amour de sa femme, réduit à se voir souffleter pour avoir manqué d'haleine, ce qui peut arriver à tout le monde, et puis à passer la nuit au fond d'un bûcher, au milieu des courants d'air, en plein mois de décembre, songeant à cela, j'en conçus une pitié véritable pour ce malheureux.

"Vous auriez dû vous faire remplacer, lui dis-je encore.

—Vous savez bien qu'on ne remplace pas chez nous, fit-il, tout le monde marche dans la ligne ou dans la landwehr. Peut-être, ajouta-t-il en remuant le pouce, au moyen de ça, le chirurgien du régiment m'aurait-il délivré un certificat pour faiblesse de constitution ; mais c'était assez difficile à cause de ma corpulence, et puis je pensais que tout s'arrangerait après une bataille, comme la première fois ; c'était toujours deux ou trois mille thalers d'épargnés. J'ai eu tort ! Oui ! ... si c'était à recommencer, j'aimerais mieux faire ce sacrifice que de recevoir les soufflets du baron de Krappenfels."

Ce disant, il referma les yeux et s'étendit sur le dos, la figure si mélancolique que je lui dis tout ému :

"Tenez, monsieur Hirthès... dans ce petit secrétaire, vous trouverez des plumes, de l'encre et du papier. Écrivez votre lettre, et demandez de l'argent à madame votre épouse quand il vous plaira, pourvu que ce soit bientôt, car nos provisions touchent à leur fin.

—Oui, mon cher monsieur Auburtin, fit-il, et il faut aussi que je vous demande un petit service.

—Quoi donc ?

—C'est d'écrire une attestation comme quoi je suis très malade ; ayant les mains et les pieds gelés, ce qui me met dans l'impossibilité de quitter votre maison. Vous le ferez légaliser par le maire de la commune, et nous l'enverrons à Mgr Bismarck-Bohlen, gouverneur d'Alsace ; par ce moyen, on ne me recherchera plus, je resterai tranquillement ici jusqu'à la fin de la guerre. J'ai toujours eu l'amour de la paix !

—C'est bon, lui répondis-je, je vais écrire ce certificat de ma plus belle écriture, ne craignez rien... vous ne serez plus recherché."

Et descendant aussitôt, je prévins ma femme d'avoir à monter du bois tous les jours dans la chambre de M. Hirthès, d'allumer son feu chaque matin et de le soigner du mieux que nous pourrions, ne doutant pas qu'un homme aussi riche ne finirait par nous récompenser généreusement de nos sacrifices et de nos peines.

Or la lettre de cet honnête bourgeois et mon attestation